

Plusieurs criaient :

“ Vive la réforme ! A bas Guizot ! ”

J'étais déjà sur la plate-forme, en avant des colonnes, et je me retournais pour retrouver Emmanuel, quand je vis des gardes nationaux refermer les grilles derrière nous. Aussitôt l'idée me vint que nous allions être pris comme des rats dans une ratière, et voyant Emmanuel, je redescendis en lui criant :

“ Arrive ! ”

Au même instant les vitres de la Chambre, entre les colonnes, tombaient avec un grand fracas ; ceux d'entre nous qui restaient en haut y jetaient des pierres.

En bas, Emmanuel se précipita sur un garde national, pour l'empêcher de fermer la petite grille à gauche ; c'était la dernière ouverte. Un grand nombre d'autres vinrent nous aider, pendant que les gardes nationaux couraient au poste voisin chercher du renfort.

Plusieurs disent que des députés sortirent, afin de nous apaiser, mais je n'ai rien vu de semblable.

Le tumulte était grand. Un nouveau poste de gardes nationaux parvint à fermer la dernière porte, en chassant ceux qui se trouvaient encore à l'intérieur. La foule, arrivant alors de la place, grimpait aux grilles, et des enfants essayaient de monter sur les deux grands socles, où l'on voit des statues de vieillards en robes et longues barbes, assis d'un air majestueux.

“ Partons, Jean-Pierre, me disait Emmanuel ; retirons-nous plus loin, car ici la débâcle va commencer, ce n'est pas possible autrement. ”

Nous repassâmes aussitôt le pont.

De l'autre côté s'avançaient en pointes les fossés des Tuileries, où s'étendaient de petits jardins bien entretenus ; des larges garde-fous en pierre bordaient ces fossés. Nous montâmes dessus, pour voir ce qui se passait derrière nous.

A peine étions-nous là, que toute la foule en masse se mit à courir sur le pont. Nous ne voyions pas pourquoi, quand, regardant par hasard du côté de l'Institut, nous aperçûmes une file de dragons qui venaient ventre à terre. Mais cet escadron était encore si loin, qu'il n'avait pas l'air d'avancer vite ; il ne lui fallut pourtant pas plus de deux minutes pour arriver au pont. Tout le monde criait :

“ Vivent les dragons ! ”

Les dragons passèrent au galop sur le pont, et quelques secondes encore, on vit leurs casques briller au milieu de la foule, qui s'écartait devant eux, et se refermait aussitôt derrière. La place était alors encombrée de monde. Il ne tombait pas une goutte d'eau, mais l'air était humide.

Longtemps encore nous regardâmes ce mouvement ; puis étant descendus de notre rampe, vers une heure, nous allions au hasard, quand du côté de la Madeleine s'éleva le chant de *La Marseillaise*. Ce chant, que je ne connaissais pas, me parut terrible et grandiose. Emmanuel, tout pâle, me dit :

“ C'est la *Marseillaise*. ”

Nous allongions le pas pour nous approcher de l'église, mais tout était noir de têtes dans la rue en face, et bientôt il nous fut impossible de passer.

En approchant de la fontaine, plus loin que l'obélisque, je voyais une grande barbe, le chapeau en l'air à la main, qui chantait ; des centaines d'autres se pressaient autour, et je me disais :

“ C'est Perrignon. ”

On peut se figurer si je faisais des efforts pour arriver. Emmanuel criait derrière moi : “ Mais attends donc ! ”

Dans le même instant je posais la main sur l'épaule de Perrignon, tellement heureux de chanter la *Marseillaise*, qu'il ne sentait rien. Je le secouais, criant :

“ Hé ! monsieur Perrignon ! ”

Alors il regarda et me dit :

“ C'est toi, petit ! ”

Il serra la main d'Emmanuel, en se remettant à chanter.

Ensuite tout se tut, et l'on apprit que des troupes arrivaient par le pont de la Concorde ; puis que des charges commençaient dans les Champs-Élysées.—On criait :

“ A bas les municipaux ! ”

Mais toutes ces choses étaient tellement confuses, les gens par masses tourbillonnaient en si grand nombre, qu'on ne voyait plus à cent pas de soi. On espérait des nouvelles, on ne se tenait plus de fatigue. Les heures se suivaient, la nuit venait lentement.

Tout à coup, sur les cinq heures, Perrignon nous dit :

“ Nous ne saurons rien avant demain. Entrons quelque part. ”

Il s'avançait vers la rue de Rivoli, où la foule innombrable commençait à s'écouler. Nous le suivîmes. Les gens ne criaient plus ; on avait froid, l'humidité nous faisait grelotter.

Près du grand bureau des omnibus, au coin de la place du Carrousel, à chaque pas nous rencontrions des municipaux à cheval ; nous étions entourés de troupes, toutes les rues étaient gardées.

“ Allons au Rosbif, me dit Emmanuel ; je tombe de faim et de fatigue. ”

J'invitai le père Perrignon, qui me répondit :

“ Allons où vous voudrez. ”

Je voyais que sa tête était pleine de mille pensées.

Après avoir gagné la rue de Valois, nous vîmes le restaurant, où nous entrâmes. Deux municipaux à cheval, le sabre à la hanche, gardaient aussi cette rue. On aurait pu les prendre à la bride, en allongeant le bras ; mais ces pensées ne nous venaient pas encore.

Une fois assis, nous mangeâmes sans parler. On était pressés l'un contre l'autre autour des tables. Quelques-uns disaient :

“ C'est fini... le ministère reste ! ”

D'autres parlaient d'une femme écrasée dans une charge ; d'autres, de troupes qui venaient de Saint-Germain ; d'autres, de quarante mille obus et boulets transportés à Vincennes, où commandait Montpensier. Mais tout cela sans grands discours. On écoutait, on ne répondait pas. Les yeux du père Perrignon brillaient ; il avait l'air de vouloir parler, puis il se taisait. Emmanuel était comme abattu. Sur toutes les figures, autour de nous, on ne voyait que l'inquiétude.

Enfin, à sept heures, Emmanuel se leva, paya, et nous sortîmes. Le père Perrignon alors me dit :

“ Nous allons prendre le café près d'ici. ”

Nous tournâmes au coin de la rue, à droite, devant le Palais-Royal. La place du Château-d'Eau était sombre, parce qu'on avait éteint le gaz. Cela n'empêchait pas le monde d'aller et de venir. Le vieux Perrignon avait pris mon bras, moi je tenais celui d'Emmanuel ; plus loin, au tournant de la rue des Bons-Enfants, nous entrâmes dans un café, le café Fuchs. C'était une espèce de brasserie allemande, la porte de plein-pied avec la rue, le comptoir à droite, la grande salle devant, une autre plus loin, avec un billard, et tout au fond une petite cour.

Dans la première salle, du même côté que le comptoir, montait un escalier en vrilie. Et là-haut, dans une pièce occupant tout le premier, s'est tenu plus tard le club des Allemands, qui chantaient en chœur des airs mélancoliques, et parlaient de réunir l'Alsace et la Lorraine à l'Allemagne, au moyen du suffrage universel. J'en ris encore chaque fois que j'y pense.

M. Fuchs, un ancien tailleur de la Souabe, carré des épaules, le front large et haut, les yeux petits, le nez en forme de prune,—un être boiteux et rusé, malgré son air bonasse,—tenait cet établissement avec sa femme, une Allemande pâle, et les yeux bleu-faïence.

C'est dans ce coin de la rue des Bons-Enfants que deux jours après les balles se mirent à pleuvoir du poste du Château-d'Eau, et que l'on transporta le plus de blessés sur des paillasses.

Mais en ce moment, qui se serait douté que de pareilles choses pouvaient arriver ? Depuis la première république, cette rue des